

La chronique de botanique du lycée Pothier vous invite à feuilleter un célèbre roman de Jean-Jacques Rousseau. Promenons-nous dans « Le jardin de Julie ».

Le cercle de botanique du lycée Pothier partage avec vous ses pages favorites de grands auteurs et autrices amoureux des arbres et des fleurs. Après avoir fait quelques pas dans les mondes de J. Giono, J. Austin, A. M. Matute, L. Tolstoï et J. R. R. Tolkien, suivons J.-J. Rousseau en Suisse, puisqu'à l'invitation de M. Daireaux, professeur de Lettres, M. Séité, enseignant-chercheur à l'université de Tours, est venu donner une conférence sur cet écrivain il y a quelques jours.

Cette chronique s'adresse une fois encore à votre fibre littéraire. On aimerait voir marcher sous les arbres du lycée Pothier des silhouettes penchées sur un livre ouvert, comme les héroïnes féminines de Jane Austen, qui font leur éducation de cette manière. Hormis les internes, peu nombreux sont les promeneurs solitaires au pas lent, comparés à ceux qui se hâtent d'un bâtiment à l'autre à l'intercours, en particulier au moment de faire la queue pour déjeuner. Espérons que la renaturation et les réaménagements du mobilier extérieur qui vont commencer dans quelques semaines, amèneront, aux beaux jours, une appropriation des espaces naturels.

Jean-Jacques Rousseau (Genève 1712-Ermenonville 1778) composa ses plus grandes œuvres en une courte période, au milieu du dix-huitième siècle. Le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, date de 1755, la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, de 1758, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, de 1761, *Du contrat social*, de 1762 et *l'Émile ou De l'éducation*, de 1762.

Réécoutons l'émission de Brice Couturier, producteur à Radio France :

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-idees-claires/le-jardin-de-julie-2339966>

Les sensibilités ont tellement changé dans la seconde moitié du dix-huitième siècle ! Comme la nature humaine cesse d'être hantée par le péché originel, le regard porté sur le paysage s'en trouve métamorphosé.

D'Angleterre, nous est arrivée une mode nouvelle. Sir Horace Walpole, important homme d'État et auteur du roman gothique *Le château d'Otrante*, publié en 1780, *Essay on Modern Gardening*, qui sera rapidement traduit en français. Il s'oppose à la manie française de mutiler les arbres – qui perdure jusqu'à aujourd'hui. Je cite : « On étêta les arbres, on arrêta de côté leurs branches, c'est ainsi que la plupart des bosquets en France paraissent des coffres verts posés sur des perches ». (p. 22) En Angleterre, au contraire, « on rend aux arbres la liberté de leurs formes, ils étendent sans gêne leurs nouveaux rameaux ». (p. 59) D'une manière générale, Sir Horace oppose à la manie française des « jardins symétriques et hors la nature », avec leur « ennuyeuse et constante uniformité », le jardin à l'anglaise, traité, à cette époque, comme un tableau – avec sa perspective et ses clairs-obscurs. D'où la vogue de l'adjectif « pittoresque », dont vient notre « pittoresque ». Citons encore Walpole : « Le paysage vivant fut corrigé quelques fois, ou embelli, jamais dénaturé ». « Adieu les canaux, les bassins circulaires, les cascades tombant sur un escalier de marbre, cette absurde magnificence des jardins italiens et français. Un joli ruisseau paraît serpenter à son gré. »

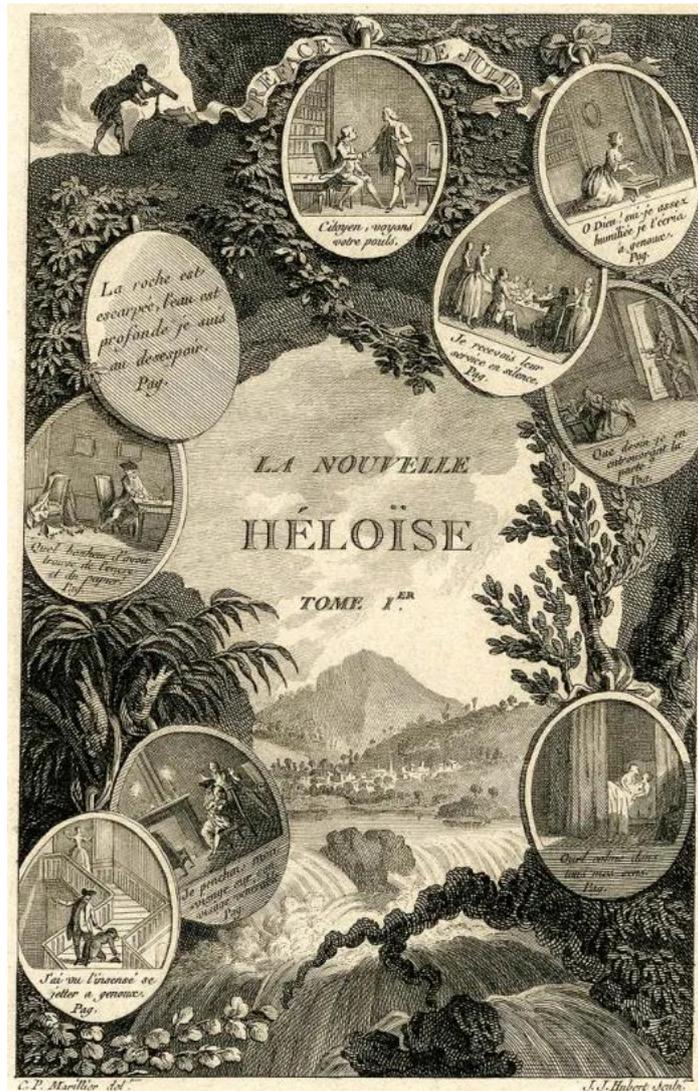
Comment ne pas penser au jardin secret de Julie, dans *La Nouvelle Héloïse* ? Avec son ruisseau qui serpente, là aussi, car on a eu l'intelligence d'en « épargner la pente le plus qu'il était possible, pour prolonger le circuit et se ménager le murmure de quelques chutes ». Comme le jardin anglais, « l'Élysée »\* imaginé par Rousseau épouse la nature pour mieux feindre le naturel. « Je n'y vois point de travail humain ! », s'écrie Saint-Preux, abusé par l'art de Julie.

« Je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature, et il me semblait d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert. » (Quatrième partie, Lettre XI)

Ainsi le naturel du décor conçu par Julie se communique à son ancien amant et lui rendra l'harmonie intérieure. N'oublions pas que la *Nouvelle Héloïse* n'est pas seulement un guide de jardinage, mais plus généralement un mode d'emploi du bonheur dans la nature et par la vertu. On est loin du jardin classique « à la française », trop symétrique, cartésien, obsédé d'ordre et de régularités, qui considéraient la nature comme une force à redresser, quitte à lui imposer des formes géométriques parfaitement artificielles.

Deux ans après la parution de *l'Essay on modern gardening*, paraissait un livre qui connut un succès extraordinaire, *Les jardins ou l'Art d'embellir les paysages* par M. l'abbé de Lille, de l'Académie française. Il y évoque la lutte entre la mode française et anglaise, p. 28 :

« Deux genres, dès longtemps ambitieux rivaux / Se disputent nos vœux. L'un, à nos yeux présente / D'un dessin régulier l'ordonnance imposante, / Prête aux champs des beautés qu'ils ne connaissaient pas, / D'une pompe étrangère embellit leurs appas, / Donne aux arbres des lois, aux ondes des entraves, / Et, despote orgueilleux, brille, entouré d'esclaves, / Son air est moins riant & plus majestueux. / L'autre, de la nature amant respectueux, / L'orne, sans la farder, traite avec indulgence / Ses caprices charmants, sa noble négligence, / Sa marche irrégulière, & fait naître avec art / Les beautés du désordre, & même du hasard. / Chacun d'eux a ses droits n'excluons ni l'un ni l'autre : / Je ne décide point entre Kent et Le Nôtre. ...»



*Lettres de deux amants, Habitants d'une petite ville au pied des Alpes :  
Julie ou la nouvelle Héloïse.*

Les maîtres de Clarens ont conçu un jardin anglais appelé l'Élysée qui est comme un voyage au bout du monde, à quelques pas de leur château.

Les scènes les plus émouvantes de la vie de Julie et Saint-Preux, les deux protagonistes, sont représentées dans un cadre champêtre



Dès 1757, Jean-Jacques Rousseau envisage de faire illustrer la première édition de *Julie, ou La Nouvelle Héloïse* et rédige à cet effet des « Sujets d'estampes » à partir desquels Gravelot travaille. Les planches apparaissent dans le Recueil paru séparément chez Duchesne en 1761, quelques semaines après la parution de *La Nouvelle Héloïse*



*Le premier baiser de l'amour*, par Nicolas Monsiau, in *La Nouvelle Héloïse*, Paris, Defer de Maisonneuve, 1793

Extrait de la Quatrième partie, Lettre XI, que Saint-Preux adresse à Milord Édouard pour lui raconter l'accueil qu'il a reçu à Clarens de la part de Julie et de son époux, M. de Wolmar.\*\*  
(...)

Il y avait plusieurs jours que j'entendais parler de cet Elysée dont on me faisait une espèce de mystère. Enfin, hier après dîner, l'extrême chaleur rendant le dehors et le dedans de la maison presque également insupportables, M. de Wolmar proposa à sa femme de se donner congé, cet après-midi, et, au lieu de se retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ses enfants jusque vers le soir, de venir avec nous respirer dans le verger ; elle y consentit, et nous nous y rendîmes ensemble. (...)

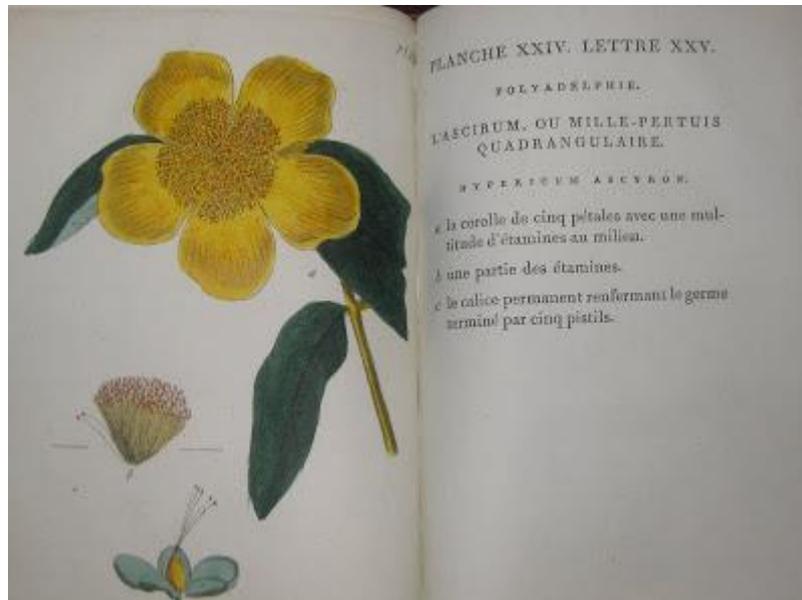
Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; et si je ne trouvai point de plantes exotiques et de productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées et réunies de manière à produire un effet plus riant et plus agréable. Le gazon verdoyant, mais court et serré, était mêlé de serpolet, de baume, de thym, de marjolaine, et d'autres herbes odorantes. On y voyait briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'œil en démêlait avec surprise quelques-unes de jardin, qui semblaient croître naturellement avec les autres. Je rencontrais de temps en temps des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil, comme dans la plus épaisse forêt ; ces touffes étaient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avait fait recourber les branches, pendre en terre, et prendre racine, par un art semblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts je voyais çà et là, sans ordre et sans symétrie, des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas, de noisetier, de sureau, de seringa, de genêt, de trifolium, qui paraient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivais des allées tortueuses et irrégulières bordées de ces bocages fleuris, et couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne vierge, de houblon, de liseron, de couleuvrée, de clématite, et d'autres plantes de cette espèce, parmi lesquelles le chèvrefeuille et le jasmin daignaient se confondre. Ces guirlandes semblaient jetées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avais remarqué quelquefois dans les forêts, et formaient sur nous des espèces de draperies qui nous garantissaient du soleil, tandis que nous avions sous nos pieds un marcher doux, commode et sec, sur une mousse fine, sans sable, sans herbe, et sans rejets raboteux. Alors seulement je découvris, non sans surprise, que ces ombrages verts et touffus, qui m'en avaient tant imposé de loin, n'étaient formés que de ces plantes rampantes et parasites, qui, guidées le long des arbres, environnaient leurs têtes du plus épais feuillage, et leurs pieds d'ombre et de fraîcheur. J'observai même qu'au moyen d'une industrie assez simple on avait fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces plantes, de sorte qu'elles s'étendaient davantage en faisant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions ; mais dans ce lieu seul on a sacrifié l'utile à l'agréable, et dans le reste des terres on a pris un tel soin des plants et des arbres, qu'avec ce verger de moins la récolte en fruits ne laisse pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous songez combien au fond d'un bois on est charmé quelquefois de voir un fruit sauvage et même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaisir qu'on a de trouver dans ce désert artificiel des fruits excellents et mûrs, quoique clairsemés et de mauvaise mine ; ce qui donne encore le plaisir de la recherche et du choix. (...)

J'ai passé dans l'Elysée deux heures auxquelles je ne préfère aucun temps de ma vie. En voyant avec quel charme et quelle rapidité elles s'étaient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des pensées honnêtes une sorte de bien-être que les méchants n'ont jamais connu ; c'est celui de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeait sans prévention, je ne sais quel autre plaisir on pourrait égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime autant que moi la solitude doit craindre de s'y préparer des tourments. Peut-être tirerait-on des mêmes principes

la clef des faux jugements des hommes sur les avantages du vice et sur ceux de la vertu. Car la jouissance de la vertu est tout intérieure, et ne s'aperçoit que par celui qui la sent ; mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, et il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent. (...)



Jean-Jacques Rousseau herborisant dans la campagne (Ermenonville)\*\*\*  
Mayer, dessinateur, Paris, 1806, gravure au burin (27,2 x 18 cm)  
BnF, département des Estampes



*Recueil de plantes colorées, pour servir à l'intelligence des lettres élémentaires sur la botanique de J.J. Rousseau*  
Paris, Poincot 1789

## NOTES

Vous pouvez retrouver la sélection d'extraits des romans de Jean Giono, Jane Austen, Ana María Matute, Léon Tolstoï et John Ronald Reuel Tolkien :

<https://www.lycee-pothier.com/vie-lyceenne/clubs/club-botanique.html>

\* Dans un article intitulé *Le jardin de Julie*, André Blanc (Université de Provence) cite Bernard Guyon qui analyse le nom *Elysée*. En résumé, l'accent est placé sur la valeur symbolique et poétique de la lettre XI, à la fois description précise, réaliste, d'un lieu de la terre et recreation mythique du paradis terrestre, un autre monde qui est au-delà de la vie présente, dont celle-ci ne peut être que la préparation.

[https://www.persee.fr/doc/dhs\\_0070-6760\\_1982\\_num\\_14\\_1\\_1405](https://www.persee.fr/doc/dhs_0070-6760_1982_num_14_1_1405)

*Retour à l'Élysée : le jardin anglais revisité*, article d'Antoine Hatzenberger

Entre les nombreuses approches possibles, ce jardin peut être intégré à une étude d'ensemble des modèles politiques dans l'œuvre de Rousseau, ou abordé du point de vue de l'histoire du genre de l'utopie (Hatzenberger 2010, 2012).

Du point de vue de l'esthétique des jardins, considérée en tant que description, indépendamment de son rôle narratif dans l'architecture du roman, ou de sa place dans l'ensemble de l'œuvre de Rousseau, la lettre XI du quatrième livre de *La Nouvelle Héloïse* (1761) représente un grand intérêt pour l'histoire de la réception du style horticole venu d'Angleterre. L'Élysée offre en effet un très bel exemple de croisement des influences et d'hybridité stylistique, puisque les références critiques y sont nombreuses : jardins français, chinois et anglais. Et sur tous ces points, les travaux de Michel Baridon sur l'histoire des jardins sont indispensables (...)

Dans son article « *Jardins et paysage : existe-t-il un style anglais ?* » (1986), Michel Baridon répondait positivement à cette question, et préconisait de s'en tenir à la dénomination « jardin anglais » (plutôt que « pittoresque » ou « anglo-chinois ») pour désigner le jardin irrégulier dont la mode avait été lancée en Angleterre dès le début des années 1730. Dans cet article, Baridon dégageait les caractéristiques propres à cet « imaginaire du paysage » et à ce nouveau style paysager, ce qu'il a appelé le « jardin de la sensibilité » (...).

<https://journals.openedition.org/interfaces/246>

\*\* *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Quatrième partie

[https://fr.wikisource.org/wiki/Julie\\_ou\\_la\\_Nouvelle\\_H%C3%A9lo%C3%AFse/Quatri%C3%A8me\\_partie](https://fr.wikisource.org/wiki/Julie_ou_la_Nouvelle_H%C3%A9lo%C3%AFse/Quatri%C3%A8me_partie)

\*\*\* *Les herborisations de J.-J. Rousseau à la Grande-Chartreuse en 1768 et au Mont Pilât en 1769*, article de Claudius Roux, dans un numéro thématique de la Société Linéenne de Lyon, 1914.

[https://www.persee.fr/doc/linly\\_1160-6398\\_1914\\_num\\_60\\_1\\_16616](https://www.persee.fr/doc/linly_1160-6398_1914_num_60_1_16616)

